LE FIGARO
« Sans la liberté de blâmer, il n'est point d'éloge flatteur » Beaumarchais

THÉÂTRE
LES PETITES SALLES PARISIENNES SORTENT LE GRAND JEU PAGE 32



Théâtre : les petites salles sortent le grand jeu

Anthony Palou

On ne présente plus la Huchette, mais il existe à Paris bien d'autres lieux de 50 à 200 places dont la programmation vaut le détour.



***Hemingway* est une pièce sur la vie de l'écrivain américain, interprété par Jérôme Paquatte, au Lucernaire.** VISUELS PPROD_PMF

A Ernest Hemingway, sa femme Hadley et « Bumby », leur petit garçon de 3 mois, s'installent au 113, rue Notre-Dame-des-Champs. Hasard de l'histoire, c'est au Lucernaire (Paris 6e), au 58 de la même rue, que se joue ces jours-ci une pièce sur la vie de l'écrivain américain. Ce biopic est monté non pas dans une des deux « grandes salles » (le théâtre noir et le théâtre rouge) mais celle appelée « Paradis », un paradis qui se mérite puisqu'il vous faut grimper trois étages. Attention, le dernier escalier en colimaçon est sacrément raide. Ici, une soixantaine de places. Non pas de fauteuils mais de bancs avec coussins. Cette salle est bien connue des théâtreux. On y a vu, entre autres, Denis Lavant jouer du Beckett ou encore, il y a deux ans, Elya Birman *Les Travailleurs de la mer* d'Hugo.

Aujourd'hui, Hemingway vous y attend. Tenez, il est là, assis à sa table de travail. Il tape sur sa machine à écrire Underwood. Nous sommes en 1954, à Cuba, à la Finca la Vigia, sa maison. Ernest Hemingway apprend, par la radio, que le prix Nobel de littérature lui est décerné. Ça lui fait une belle jambe. Dans sept ans, il se mettra une balle dans la bouche. Sept ans de malheur. Sept ans d'une longue dépression constellée d'insuffisantes éclaircies. L'écrivain est interprété par Jérôme Paquatte. Même physique massif, même barbe. La pièce, un biopic d'une heure vingt écrit par Pascale Moine-Frémy et astucieusement mis en scène par Élie Rapp, est une suite de flash-back car, comme disait Françoise Sagan : *« On ne sait jamais ce que le passé nous réserve. »*

Très tôt il apprit que la connaissance de la mort constituait une des plus hautes formes de la sagesse. Il faut apprendre à mourir, avoir vécu la guerre, vu des corridas, avoir pratiqué la chasse ou la pêche afin d'exorciser le néant, le *nada*. Et l'alcool encore et encore. Ainsi le voit-on en 1918 ou encore reporter engagé pendant la guerre d'Espagne ou à Paris lors de la Libération. Ah, Paris ! Sur la scène, seuls quelques éléments de décor – et quelques notes de musique – nous font entrer dans une page de sa vie romanesque. Le voici en compagnie de Sylvia Beach, fondatrice de la librairie parisienne Shakespeare and Company, et de Gertrude Stein. C'est elle qui donna des conseils à Hem, lui conseilla d'écrire sans « fanfreluches » afin d'accomplir son salut stylistique : *« Pas d'ornements ! Pas d'adjectifs ! »* Enlever les dispositions esthétiques du langage de la place qui leur est traditionnellement allouée – la tête et le cœur – pour les rattacher aux nerfs et aux muscles. Le voici pratiquant la boxe. La boxe est l'expression extérieure d'une lutte intérieure. La lutte intérieure, il la perdra, à Ketchum (Idaho), dans sa dernière demeure. La dépression le ronge comme la rouille ronge le fer. Il n'y avait plus rien à faire. Nada.

Traversons la Seine. Descendre à la station Jules-Joffrin (Paris, 18e). Au 14 bis, rue Sainte-Isaure, voilà le Théâtre des béliers parisiens, établissement à la jauge modeste (195 places). Depuis le 29 août, à l'affiche une pièce remarquable de Raphaële Volkoff : *Le Goût de la framboise*. Ce spectacle a fait chavirer au dernier Festival Off d'Avignon pas mal de spectateurs et c'est justice. *Le Goût de la framboise*, c'est d'abord l'histoire de Stella. Un journaliste est, justement, face à cette femme âgée d'une quarantaine d'années et sa vie est bien particulière. En 1998, Stella, qui avait alors 19 ans, fut arrêtée pour détention d'armes dans son appartement. Son petit ami de l'époque était un dealer au casier chargé. Nous suivons sa vie en prison, la coexistence avec ses codétenues pas commodes exceptée cette femme plus âgée surnommée « la folle » car elle est plongée dans ses pensées pointues sur la physique et l'astronomie. Stella ne se doute pas encore que « la folle » changera le cours de son existence.

C'est aussi l'histoire de Marcelle, étudiante en astrophysique. En 1975, elle prépare sa thèse auprès de Lucien Pionir, un jeune et charismatique professeur qui accepte de la soutenir. On sent que la jeune Marcelle est sur le point de faire une découverte exceptionnelle et sa soutenance ne se passera pas vraiment comme prévu puisque le professeur, au dernier moment, ne l'a pas inscrite sur les registres. La dramaturgie de la pièce devient de plus en plus angoissante. Pris dans une toile d'araignée remarquablement tissée, le spectateur, garrotté, apprend peu à peu la vérité sur la terrible histoire de Marcelle. Une mise en scène de Martin Darondeau formidablement efficace et un décor réduit à un portique mobile qui ouvre toutes les portes de la subtile et haletante dramaturgie. Citons les comédiennes d'un très haut niveau : Laura Authier, Machita Daly, Octavie Durand, Nanou Garcia, Raphaële Volkoff et mention spéciale à Benoît Blanc qui endosse le rôle de l'intervieweur, de l'inspecteur, du maton et du professeur dont on taira la destinée.

Un décor de boudoir

Rendez-vous, dans le 17e arrondissement, boulevard des Batignolles. À 19 heures, au Studio Hébertot (110 places), *Freud, dernier combat* d'Aude de Tocqueville et Jean-Marie de Sinety. L'inventeur de la psychanalyse a 78 ans, sa mort est proche. Nous sommes en 1934, à Vienne. Autour de lui, un continent s'effondre. À la situation politique qui se détériore s'ajoute une profonde angoisse, causée par ses discussions avec sa fille Anna, celle de la découverte progressive de qui était véritablement son père, Jakob. Freud entame alors un douloureux cheminement pour admettre finalement que son fameux concept du complexe d'Œdipe était apparu dans un contexte singulier. Porté par un excellent Hervé Dubourjal, le père de la psychanalyse revit sous nos yeux cinq avant sa mort.

Avant de dîner, on ne saurait trop vous conseiller, en guise de cocktail explosif, *Les Beaux* de Léonore Confino. Dans la petite salle du sous-sol du Théâtre des Mathurins, Paris 8, (84 places) se joue une histoire de couple qui restera gravée dans votre cervelle. Une pièce à deux personnages donc : Elle, jouée par Yasmin van Deventer, lui interprété par Cédric Welsch. De quoi s'agit-il ? D'un couple de quadras qui, en apparence, mène une vie sans histoire. Sauf que. Sauf qu'ils ont une enfant de sept ans qui s'est murée dans le silence. Pourquoi ? Parce que sous la surface apparemment lisse de leur existence de petits-bourgeois, leur vie intime est un désastre, faite d'extrême tension et de violence. Entre pure tragédie et drôlerie mordante, *Les Beaux* feraient penser, parfois, à *Qui a peur de Virginia Woolf ?* d'Edward Albee, entre dérision et colère, l'alcool en moins. Quoique. Feraient aussi penser à cette chanson de Gainsbourg qui commençait ainsi : *« Tu es belle, vue de l'extérieur / Hélas, je connais tout ce qui se passe à l'intérieur. »* Cette remarquable pièce analyse, dissèque la cellule familiale sans détour. À la question : peut-on tout reconstruire sur des décombres ? Vous aurez toute la soirée pour y réfléchir.

À la même heure (19 heures), vous pouvez accéder à l'excellence de la Comédie-Française. Non pas à la salle Richelieu, temple de notre théâtre national, mais dans son annexe, située dans le Carrousel du Louvre depuis 1996. C'est ici que se trouve le Studio-Théâtre, Paris 1er, sous la pyramide, dans la galerie marchande. Le Studio-Théâtre est la troisième salle de la Comédie-Française – avec la salle Richelieu et le Vieux-Colombier. Lorsque Jean-Pierre Miquel, alors administrateur général (1993-2001), saisit l'opportunité de l'aménagement du Carrousel du Louvre pour obtenir une petite salle. Le 29 octobre 1996, le Studio-Théâtre ouvre avec *La Demoiselle de la poste* d'Ewa Pokas dans une mise en scène de Catherine Hiegel. Le plateau du Studio est adapté aux pièces intimistes, cabarets, spectacles pour enfants, ainsi qu'aux rencontres publiques. Depuis trente ans, en complémentarité des deux autres salles, y sont représentés des auteurs contemporains, parfois joués pour la première fois en France, mais aussi des seuls-en-scène, des spectacles de chansons ou des formes courtes de « classiques ».

Ainsi, depuis le 24 septembre, vous pouvez voir *Le Legs* de Marivaux, une merveille d'intelligence mise en scène par Aurélien Hamard-Padis avec Julie Sicard (un sommet !), Jennifer Decker, Claire de La Rüe du Can, Nicolas Chupin, Baptiste Chabauty et Alexis Joly. Dans un décor de boudoir aux couleurs orientales, le sort de la belle Hortense *« est suspendu à la décision du Marquis qui, d'après le testament d'un parent récemment décédé, doit l'épouser pour toucher tout le legs, qui s'élève à 6 millions »*. Évidemment, s'il refuse, il devra verser à Hortense 2 millions en compensation. La suite est du pur Marivaux, c'est-à-dire du champagne, ou pour reprendre une formule de Jean d'Ormesson, *« l'irruption de la conversation de salon sur la scène du théâtre »*. On sent ici et là l'influence légère des troupes italiennes de théâtre installées dans le Paris de l'époque. Petit format, petit chef-d'œuvre de conversations amusantes et assez cruelles, *Le Legs* est un concentré de l'esprit français. De ce marivaudage sont écartées toute sentimentalité naïve et autres effusions. Une mécanique implacable qui finit bien. Jules Renard disait *« le style de Marivaux, c'est de la soie. »* On ne saurait mieux dire.

Et comment ne pas faire un détour par la Huchette (Paris 5e, 100 places)... Ce petit théâtre fait depuis des décennies la réputation d'un de nos plus grands dramaturges : Ionesco. C'est ici que fut reprise en 1952, *La Cantatrice chauve* (après avoir été montée pour la première fois en 1950 par Nicolas Bataille au Théâtre des Noctambules). Depuis soixante-quatorze ans, la pièce s'y joue encore sans relâche. La Huchette et sa *Cantatrice* sont un monument parisien presque aussi célèbre que Le Moulin-Rouge ou le Lido. Une curiosité institutionnelle. Ionesco fut également joué au Théâtre de Poche (Paris 6e, 124 ou 90 places) et contribua à la solide réputation de cet endroit mythique de la rive gauche, boulevard du Montparnasse. Ici fut créée, en 1951, *La Leçon* par Marcel Cuvelier. On ne saurait que trop vous recommander, aujourd'hui, un *Napoléon* de haute couture avec Maxime d'Aboville.

Rive droite, L'Essaïon (Paris 4e, 60 places) propose chaque soir un programme de qualité toujours audacieux. Quant au Théâtre de la Contrescarpe (Paris 5e, 110 places), rive gauche, allez voir *La Promesse de l'aube* d'après le récit de Romain Gary avec Tigran Mekhitarian. Cet acteur prodigieux vous fera monter les larmes. Si notre mémoire ne branle pas, le père Hemingway, en 1922, habitait à deux pas (au 74, rue du Cardinal-Lemoine) du Contrescarpe. Avec ces « petites salles », Paris est encore une fête. ■

« Hemingway »,
jusqu'au 8 novembre,
au Théâtre du Lucernaire (6e).
« Le Goût de la framboise »,
au Théâtre des Béliers parisiens (18e).
« Freud, dernier combat »,
jusqu'au 10 octobre,
au Studio Hébertot (17e).
« Les Beaux », jusqu'au 30 décembre,
au Théâtre des Mathurins (8e).
« Le Legs », jusqu'au 8 novembre,
au Studio-Théâtre (1er).
« La Cantatrice chauve »,
au Théâtre de la Huchette (5e).
« Napoléon », au Théâtre de Poche (6e).
« La Promesse de l'aube »,
jusqu'au 3 janvier,
au Théâtre de la Contrescarpe (5e).